

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Henri CHERAMY

Les origines romaines de la Basilique chrétienne

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1932, tome 31, p. 73-83

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

LES ORIGINES ROMAINES

DE LA

BASILIQUE CHRETIENNE

I

Saint Paul, à la fin de son épître aux romains, salue Aquila, Priscille et, en même temps, « *l'église qui est dans leur maison* ».

Le mot *église* a dans ce passage les deux sens : d'assemblée des fidèles et de lieu de culte. Les cérémonies liturgiques commencèrent donc dès l'âge apostolique dans les églises domestiques. Ce ne sont point des sanctuaires séparés ; mais le salon d'une maison qui sert habituellement aux réceptions et à certaines heures est réservé « aux frères ». Les archéologues se flattent d'en avoir découvert à Saint Clément, à Sainte Cécile, à Sainte Pudentienne et dernièrement, à Saint Sébastien hors les Murs.

Au premier et au second siècle, ces chapelles domestiques durent être ignorées des pouvoirs publics. On peut le conclure des « *Actes* » de S. Justin : « Le Préfet Rusticus demande en quel lieu les chrétiens s'assemblent-ils ? » L'apologiste pour ne point faire connaître le lieu de culte répond : « Là, où ils peuvent le faire. Crois-tu que nous nous rassemblons tous dans un même lieu ? Pas le moins du monde. Le Dieu des chrétiens n'est pas enfermé quelque part ; invisible, il remplit le ciel et la terre ; en tous lieux ses fidèles l'adorent et le louent ». — « Allons, dis-moi le lieu de vos réunions et où tu rassembles tes disciples ». — « J'ai demeuré jusqu'à ce jour près de la maison d'un nommé Martin, à côté des Thermes de Timothée. C'est la seconde fois que je viens à Rome et je ne connais pas d'autre demeure que celle-là ».

Avec quelle habileté S. Justin a détourné la question ! Il a tu le nom du sanctuaire chrétien, ne désignant que le lieu, déjà connu, où il philosophait avec ses disciples et où il avait été appréhendé.

Au troisième siècle, il devait y avoir des sanctuaires « officiels », comme il y avait un Cimetière officiel, Saint Callixte, qui sans être reconnus par les pouvoirs publics n'en étaient pas ignorés. On le déduit de quelques textes assez clairs.

Lampride rapporte, dans l'« Histoire Auguste » la conclusion donnée par Alexandre Sévère à un procès entre chrétiens et cabaretiers, au sujet d'un local disputé par les deux parties. « Il préférerait, disait-il, le rendre au culte de Dieu que de le livrer aux cabaretiers ». Eusèbe, l'historien, note que sous Galien (260) soit après la persécution de Valérien « on rendit aux chrétiens des *lieux de culte* ». Optat de Milève dans sa réfutation des Donatistes parle de « quarante basiliques chrétiennes à Rome ». Il était difficile qu'un chiffre aussi important échappât à la sévère police impériale. Le témoignage de Porphyre, philosophe alexandrin (233-303), ennemi de la foi est encore plus précieux : « Les chrétiens rivalisent avec la construction de nos temples. Ils bâtissent de très grands édifices pour prier, bien que personne ne les empêche de *le faire dans leurs maisons* ». La distinction entre les chapelles domestiques et les sanctuaires publics est bien établie dans ce texte.

De la période antérieure à la paix de l'Eglise, M. de Rossi signalait la chapelle à trois absides (« trichoro ») de S. Zéphirin et de S. Tharcisius, placée au-dessus du cimetière de S. Callixte, qui aurait été rasée pendant les persécutions ; mais cette petite église votive ne peut nous renseigner sur l'architecture des premières basiliques romaines.

II

C'est après l'édit de Milan (313), que se pose pour les Pontifes et pour les architectes, le problème de l'édification et de l'organisation des sanctuaires chrétiens, assez grands pour contenir de nombreux fidèles, bien aérés et lumineux dont la disposition permît aux fidèles d'assister de partout au sacrifice offert sur l'autel.

Le temple païen ne pouvait servir de modèle. Elevé sur un haut podium, entouré d'un portique, ce sanctuaire était essentiellement la *chambre du dieu*. Il pouvait être petit, et il était obscur ne recevant de lumière que par la porte. Qu'il soit grand ou petit, il ne recevait point les adorations de la divinité ; le sacrifice se faisait toujours au dehors. On ne pouvait imiter la disposition intérieure des synagogues, que fréquentaient avant leur conversion les judéo-chrétiens. Celles-ci n'eurent jamais de plan uniforme et n'étaient point construites en vue du sacrifice qui se faisait uniquement à Jérusalem.

Pontifes et architectes choisirent dans la maison romaine une salle d'apparat large, bien éclairée, la *basilique*.

Ce nom semblerait désigner un édifice d'origine grecque. Il n'en est rien. Aucune construction, aucune salle de palais ne porte ce nom dans l'architecture grecque. Quant à la chose, une salle oblongue, close de murs des quatre côtés, séparée par deux ou quatre rangées de colonnes, elle existait depuis longtemps, plus large et sans abside, en Orient dans les palais de Cyrus, de Xerxès, de Darius ; plus étroite et avec abside, dans des temples grecs. Les Romains s'inspirèrent des plans des Orientaux et des Grecs et créèrent quelque chose de nouveau, la basilique, qui devint pour eux un tribunal, une bourse de commerce, un lieu de réunions publiques. A Rome, où nous en voyons encore les ruines, les basiliques Julia, Ulpia, Constantinienne du forum, se rapprochèrent du type oriental ; la basilique Aemilia du type grec. Elle s'incorpora aux palais des grands personnages : empereurs, gouverneurs, préfets. « Comme ils accomplissent des magistratures, dit Vitruve, ils doivent prêter leurs offices aux citoyens et il faut construire pour eux des basiliques qui ne diffèrent pas des ouvrages publics et en aient la magnificence. Fort souvent en effet, dans leurs maisons, se tiennent des conseils publics et des jugements où se font des arbitrages. » Une de ces basiliques privées est conservée dans le palais des Flaviens sur le Palatin.

Cette salle d'apparat des grandes demeures romaines répondait aux exigences du culte chrétien. Sa grande nef offrait un large espace aux assemblées chrétiennes ; les basses nefs facilitaient la circulation ; l'abside rehaussée devenait la place du Pontife et de ses assistants, car « il

convient, dit S. Augustin, que dans les réunions des chrétiens, les chefs occupent un poste plus élevé. » On y installe promptement une « cathèdre » ou chaire en bois ou en marbre pour l'évêque et des banquettes le long du mur pour les prêtres.

Il ne faudrait pas croire que le plan basilical fut le seul en usage à Rome : même parmi les plus anciens édifices religieux, quelques-uns s'en écartent. Ainsi Sainte-Balbine n'est qu'une vaste salle, sans nefs, avec des murs énormes évidés par des niches. C'est sans doute l'église qui a le mieux conservé sa forme primitive. A Sainte-Suzanne et à Saint-Vital de Rome, le plan antique semble se réduire à une seule salle sans division. Fondateurs et donateurs, en donnant leurs maisons pour le culte, n'avaient pas toujours à leur disposition une basilique, construite suivant les règles de l'art.

Ce serait une erreur de croire que seule la division par des colonnes s'imposait partout. Les archéologues et les architectes furent bien surpris quand, en 1917, on découvrit près de la Porte Majeure une basilique souterraine à pilastres, avec voûte en berceau, que sa décoration obligeait de dater du premier siècle de notre ère. « Sa forme, dit M. Carcopino, est celle d'une église que précède un atrium et que constitue essentiellement un vaisseau à trois nefs. Celles-ci sont séparées les unes des autres par deux rangées de trois piliers chacune... (les deux basses nefs) sont terminées à leurs extrémités respectives par un mur rectiligne. Celle du milieu au contraire aboutit à une abside qui fait face à la porte ouverte sur l'atrium ; et sur le fond de cette abside semi-circulaire... persiste la trace... des deux montants et de la banquette du siège qui y était adossé... toutes les particularités de la basilique de la Porte majeure se retrouvent dans les anciennes basiliques chrétiennes médiévales » et cependant les stucs ne laissent aucun doute, ils sont païens et appartiennent au règne de Claude (41-54 après J.-C.)

Une basilique chrétienne à pilastres, construite au temps du pape Jules (337-352) subsiste encore à Rome et malgré bien des remaniements on a la preuve de cette disposition primitive. C'est la basilique cimetériale de Saint-Sébastien hors les murs.

Elle était plus longue que l'église actuelle et ses deux

basses nefs se terminaient par un pourtour de chœur, assez semblable à la galerie catacombale qui rayonne, dans le Cimetièrre « Majeur » sur la Voie Nomentane, autour de la chapelle de Ste-Emérentienne. A Saint-Sébas-tien, les nefs étaient séparées par des pilastres de briques, reliés entre eux par des arcs. Une moulure saillante ou *imposte*, formée par deux briques à plat avançant légèrement, indiquait la naissance de l'arc. Ce système de pilastres soutenant des arcs était connu depuis des siècles on Syrie et avait été utilisé dans les palais impériaux du Palatin et employé à profusion dans la somptueuse demeure que s'était fait élever Domitien à Spalato.

Quelle que fût sa forme, la basilique primitive était une grande salle nue et froide. La liturgie et l'art vont la transformer avec les siècles en ces savantes cathédrales, œuvres « de foi » et d'« amour » comme les a si bien définies M. Mâle. « La foule, dit-il, assemblée pour les grandes fêtes, sentait qu'elle était elle-même l'unité vivante. Elle devenait le corps mystique du Christ dont l'âme se mêlait à son âme. Les fidèles étaient l'humanité, la cathédrale était le monde et l'esprit de Dieu emplissait à la fois l'homme et la création. Le mot de S. Paul devenait une réalité, on était, on se mouvait en Dieu. Voilà ce que sentait confusément l'homme du moyen-âge, au beau jour de Noël et de Pâques, quand les épaules se touchaient, quand la cité tout entière emplissait l'immense église ».

Certes, en comparaison des cathédrales, ces montagnes de pierre, élevées par tout un peuple, sculptées par des artistes pleins de foi et de talent, enluminées par ces maîtres coloristes que furent les peintres verriers, la basilique romaine aux murs de briques, hâtivement construits, revêtus assez ordinairement d'enduits sans valeur, peints par des ouvriers médiocres, avec sa charpente visible, fait figure de parente pauvre en dépit de la richesse de ses mosaïques absidiales. Pourtant, elle est l'aïeule sans laquelle rien n'aurait existé, elle est la souche d'où partirent tant de vigoureux rameaux qui s'épanouirent dans la splendeur ! Voilà pourquoi on ne comprend pas la vie et l'art chrétiens, ni l'éclosion des styles qui vont suivre, si on n'étudie pas d'abord la basilique romaine dans ses origines.

L'autel, le point central par excellence, se développa le premier. Il y en eut de deux sortes : *mobiles* ou *fixes*. La raison de cette divergence s'explique par l'histoire.

Les premières assemblées chrétiennes étaient composées de néophytes et de chrétiens, qui se réunissaient tous ensemble pendant la première partie des cérémonies religieuses ; au moment du sacrifice et de la communion, les catéchumènes quittaient la basilique. On apportait alors une table qui servait d'autel et sur laquelle les fidèles déposaient leurs offrandes de pain et de vin. Une vieille cérémonie qui se faisait encore sous Innocent III (1198-1210) rappelle cet usage : les diacres emportaient le jeudi saint l'autel sur leurs épaules et le rapportaient le samedi saint. Les autels étaient mobiles au Latran, à Sainte-Marie-Majeure, à Sainte-Sabine, à Saint-Pierre-aux-liens, etc. Les vieux autels de bois, conservés comme reliques, à Saint-Jean-de-Latran et à Sainte-Pudentienne, insérés dans le moderne autel de marbre n'ont pas d'autre origine.

Au contraire dans les basiliques, élevées au-dessus des tombes des martyrs, comme à Saint-Pierre, Saint-Paul, Saint-Laurent, Sainte-Agnès, l'autel était fixe afin de prier comme aux catacombes sur les dépouilles sanglantes des confesseurs de la Foi.

Au-dessus de l'autel, on disposa un baldaquin pour protéger et honorer les saints mystères. Les grecs, reconstituant une sorte de Saint des Saints, entouraient l'autel de rideaux, en fermaient l'accès aux fidèles par l'Iconostase. A Rome au VII^e siècle le pape Serge (687-701), fit don à Saint-Pierre de rideaux de clôture (*tetravella*) mais rien ne répugnait plus au génie romain et ils disparurent assez vite. Les plus anciens baldaquins devaient être suspendus au toit d'où le nom qu'ils portaient de « fastigium », faite ; plus tard ils furent soutenus par quatre colonnes de marbre et changèrent de nom. On les appela « *Ciborium* ». Le Liber Pontificalis nous apprend que le même pape Serge remplaça à Saint-Pierre un vieux ciborium de bois par un autre de marbre.

Le développement de la hiérarchie ecclésiastique en prêtres, diacres, sous-diacres, clercs mineurs apporta une innovation. On disposa pour les derniers, en avant de l'autel, des banquettes entourées de *chancels*. Sur ceux de St-Clément on lit le nom du pape Jean II (533-539). Ce fut la place des chantres, lors de l'apparition des mélodies grégoriennes.

Les églises s'allongeaient, le ciborium, les chancels ne

permettaient plus d'entendre le Pontife, quand il parlait de sa chaire, il fallut ajouter à l'angle des chancels, les ambons destinés aux lectures publiques et à l'explication de l'Évangile. Ils existaient à Saint-Pierre au VI^e siècle. Un jour que le pape Pélage I voulut parler devant une grande assemblée ; comme il n'était pas entendu de la chaire on criait de toutes parts : « Au pupitre » et, ajoute le texte, « tenant les Évangiles et la Croix, il gravit les degrés de l'*ambon*. »

L'usage des vêtements liturgiques, qui s'établit lentement à Rome, nécessita un local spécial, un Vestiaire Sacré, où furent conservés les ornements et où se vêtirent les clercs. Souvent ce fut dans une chapelle, située à droite de l'abside et on construisit à gauche une autre chapelle pour préparer le pain et le vin du Sacrifice. La première prit le nom de « diaconum » chez les grecs et de « secretarium » chez les latins (devenue pour nous : sacristie). La seconde celui de « Prothesis » ou « Paratorium », c'est-à-dire endroit où l'on préparait les vases sacrés et les oblats. Sainte-Marie-Antique et Saint-Clément ont conservé ces deux chapelles.

Faut-il croire que des emplacements étaient partout réservés aux Vierges consacrées à Dieu et aux Premiers de l'assemblée chrétienne, le « Virgineum » et le « Senaculum » ? Gardons-nous de généraliser en utilisant les rares textes qui en parlent et qui peuvent ne refléter que des usages locaux. Si on peut expliquer en ce sens deux emplacements réservés à Sainte-Marie-Antique, comme l'a fait Gruneisen, il serait difficile d'en citer à Rome un autre exemple.

Sous la poussée intense de la vie liturgique, les autels se multiplièrent dans la basilique pour honorer la Vierge et les Saints ; les murs s'ouvrirent sur des chapelles, destinées les unes à l'administration des sacrements, les autres vouées à la « louange perpétuelle », ou chant de l'Office divin.

Il vint un moment où le sanctuaire ne suffit plus, on dut, s'approchant le plus possible de ce noyau central, construire une série d'édifices, monastères, églises nationales, établissements charitables, chapelles funéraires qui se groupaient autour de la basilique, comme les poussins sous les ailes de leur mère, tant était vif le désir de vivre et de s'endormir à jamais « auprès du Bienheureux Pierre ! »

III

L'art, durant cette lente transformation de la basilique, s'était emparé des murs de la grande et des basses nefs. L'Eglise chrétienne avait favorisé cette entreprise dans un but d'apostolat : « Ce que l'écriture est aux lettrés, dira Saint Grégoire le Grand, la peinture l'est aux ignorants, qui, en regardant apprennent ce qu'ils doivent pratiquer et sont informés par ces images de ce qu'ils ne peuvent savoir par les livres. »

« Le christianisme a dirigé la main des artistes et inspiré leurs œuvres... L'art doit être le serviteur de la pensée et le rôle de l'artiste est de traduire des idées. Par opposition avec l'art antique, dont le but principal était d'exprimer la beauté des formes, on peut dire que le but de l'art chrétien a été d'exprimer la beauté des idées. Spiritualité dans son essence, par une conséquence logique, l'art chrétien est narratif : il a tout à dire surtout à un moment où le peuple n'a pas de livres entre les mains, Enfin, il ne se contente pas de s'adresser à l'intelligence, il parle au cœur. » (Marcel Reymond.)

L'Ancien Testament pourvoira de scènes multiples les décorateurs de la grande nef : c'est toute l'épopée biblique qu'ils peindront pour les fidèles : de la Création aux patriarches, de Moïse aux rois et aux prophètes. Plus tard, s'enhardissant, ils sauront montrer aux yeux émerveillés de « la plèbe de Dieu » le parallélisme qui existe entre les personnages de la Vieille Loi et ceux des Evangiles : « D'une part Isaac portant le bois du Sacrifice et de l'autre Jésus, chargé de sa Croix », ce qu'ils nommaient « la Concordance de l'Ancien et du Nouveau Testament » (Vén. Bède). « S. Benoît Biscop vint à Rome et fit copier ces images » pour les faire reproduire dans son monastère de Saint-Pierre-de-Warmouth. (Vie des Saints Abbés, Bède).

De ces anciennes décorations, qui couvraient les murs de Saint-Pierre du Vatican, de Saint-Paul et de presque toutes les basiliques, il reste des fragments à demi effacés dans nombre de sanctuaires, quelques fresques d'une manière un peu sèche à Sainte-Marie-Antique ; elles représentent : la création de l'homme et de la femme, le déluge et l'arche, une partie de l'histoire de Joseph.

Plus remarquables sont les mosaïques de Sainte-Marie-Majeure, qui, malgré beaucoup de restaurations, peuvent encore faire connaître la valeur de l'art gréco-romain. Les artistes nous ont conté les épisodes les plus saillants des vies d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de Joseph, de Moïse, de Josué. Trop petits pour la hauteur où ils se trouvent, ces tableaux aux vives couleurs sont pleins de vie.

On choisira de préférence pour exposer les faits évangéliques, l'abside et le chœur. Le Christ, assis sur un trône majestueux, préside à Sainte-Pudentienne le collègue des Apôtres, tel un empereur romain au milieu des sénateurs. La variété nuancée de ses tons, l'ampleur de la composition, la fermeté du dessin font de cette mosaïque le plus beau morceau d'art antique chrétien (390 ap. J.-C.) Parfois derrière la Cathèdre du Pontife, dominait un grand Christ de Majesté pour convaincre que c'était bien en son nom que l'on enseignait et jugeait. Un buste du Sauveur (IV^e) remplissait le sommet de l'abside dans la basilique du Latran et un autre du Christ Glorieux, à qui les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse offraient des couronnes, occupe le grand arc de Saint-Paul-hors-les-murs. Souvent dans les parties les plus hautes, la Croix Gemmée montait dans le Ciel, comme le Christ au jour de l'Ascension. En entrant dans l'Eglise le chrétien voyait d'abord l'Image de Celui « par qui nous avons le salut ! »

Autour du Christ, à Saints-Cosme-et-Damien, à Saint-Laurent-hors-les-murs, ailleurs encore, se groupèrent les Apôtres S. Pierre et S. Paul, les saints titulaires de l'Eglise, les Martyrs et même les donateurs.

Ainsi s'élaborait lentement cette Bible des Pauvres, où « ces grandes figures si religieuses semblaient porter témoignage de la vérité de ce qu'enseignait l'Eglise... grâce à l'art, les plus hautes conceptions de la théologie... arrivaient confusément jusqu'aux intelligences les plus humbles. » (E. Mâle).

Il n'est pas possible d'entrer dans le détail des formes d'art qui se sont succédées pendant les premiers siècles qui suivirent la paix de l'Eglise. La manière gréco-romaine des débuts, pleine, forte d'un sens décoratif très entendu, a dû cesser après les invasions barbares. Vint ensuite l'art dit byzantin, moins soucieux des formes que des idées. Sur un fond d'or se détachent de longs personnages aux attitudes

hiératiques, aux gestes immuables, couverts d'ornements de soie, chargés de pierreries. Ce ne sont plus des vivants, mais des héros, des saints, des êtres respirant la félicité supra-terrestre. Cet art d'une merveilleuse habileté quand il décore l'arc de Saint-Paul, Sainte-Agnès hors les murs, tombera vite dans la décadence et représentera des personnages étriqués, aux traits rudes, à l'aspect triste. Les artisans romains ne reviendront que lentement, après combien d'essais peu brillants, à des formes plus rationnelles, à des compositions mieux ordonnées, à des coloris plus savants avant d'atteindre sous le coup de l'inspiration franciscaine la perfection de la forme et l'émotion chrétienne avec Cavallini et Giotto.

La sculpture marchait d'un pas plus lent et produisit moins d'œuvres originales. Elle a suivi un vieil usage romain en se contentant d'adapter des morceaux, pris tels quels aux monuments de l'antiquité. Dans la période byzantine, elle taille d'un ciseau tremblant ses rosettes, ses palmettes, ses paons accouplés. Plus tard elle se relève à l'époque dite des Cosmas et produit le chandelier pascal de Saint-Paul-hors-les-murs et les gracieux baldaquins de Saint-Laurent-hors-les-murs, de Sainte-Cécile, dont le plus parfait est celui qu'Arnolpho di Cambio éleva au-dessus de l'autel de Saint-Paul.

La basilique romaine chrétienne, transformée, peinte et sculptée n'est pas ordinairement un édifice isolé, comme seront les cathédrales ; elle est comme autrefois dans les palais, *une salle* dans le vaste ensemble de la « *domus Ecclesiae* », Maison de l'Eglise, qui « comprenait, comme la maison antique, une entrée sur la voie publique, une cour entourée de portiques ; en arrière, une autre cour avec des pièces d'habitation et des dépendances de tout genre. C'était ce qu'il fallait pour installer les diverses catégories de personnes, dont se composaient les réunions chrétiennes, catéchumènes, fidèles, pénitents ; pour loger l'évêque et les clercs qui l'assistaient dans son administration ; pour abriter et conserver les papiers, les livres, les vases sacrés ; pour emmagasiner les vêtements, les objets de literie à l'usage des pauvres et des étrangers... C'était quelque chose d'assez compliqué, à la fois église, évêché, réfectoire, dispensaire, hospice. » (Mgr Duchesne).

Les basiliques de Saint-Clément avec le couvent des

dominicains, de Sainte-Cécile au Transtévère, de Sainte-Praxède, entourée de locaux variés, en peuvent donner quelque idée.

On n'entrait jamais directement dans le sanctuaire. On passait d'abord dans une cour, entourée d'un quadriportique. Au centre une fontaine servait aux ablutions. A Saint-Pierre, un gracieux jardin avait fait appeler cet « *atrium* », le paradis. Le fidèle se reposait donc, se purifiait, laissait à l'âme le temps de se recueillir avant d'entrer en communication avec Dieu et les Saints.

La façade romaine ne se détachant pas seule, il en est résulté que les architectes et les décorateurs n'y attachèrent pas l'importance que prirent les porches romans ou gothiques, dont les lignes de l'extérieur préparent à comprendre celles de l'intérieur ; une harmonie parfaite règne entre les deux parties, souci que n'eurent jamais les bâtisseurs romains.

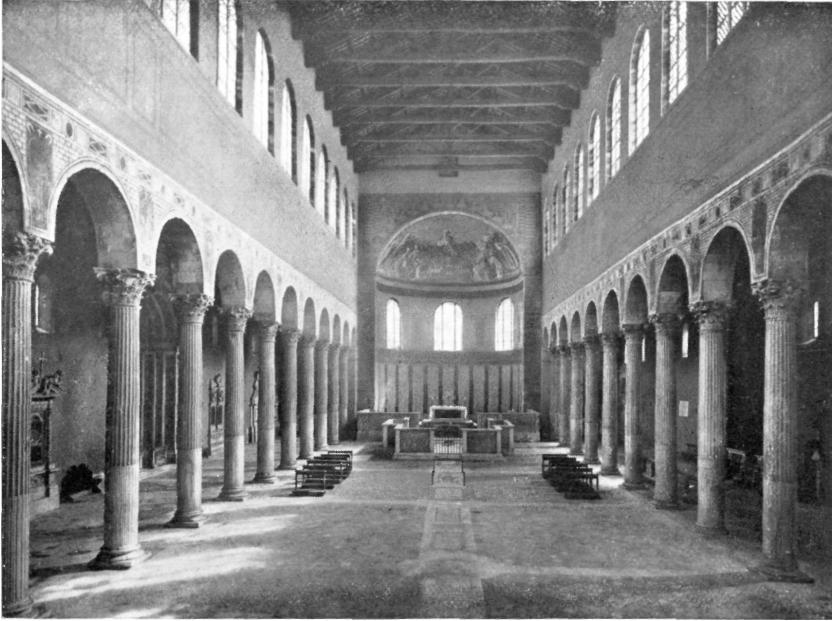
Si incomplète que soit cette étude, elle permettra au lecteur de comprendre comment la vie liturgique et l'art chrétien ont métamorphosé une basilique profane somptueuse et froide en une église chrétienne où tout parle aux yeux et au cœur du croyant du « Christ et de Celui qui l'a envoyé ; où l'on juge hommes, choses, soi-même sous le regard de Dieu, où l'indifférent ne peut se défendre d'une impression, d'une émotion, qui l'oblige à se poser le problème de la destinée humaine, où l'on se rend compte que « les siècles ne passent pas aussi complètement qu'on le pense ; ce qui passe c'est la frivolité des jugements que les générations forment sur eux. Dans la vieille Rome habite encore l'âme des premiers disciples : elle y parle au cœur directement comme un ami ; venez l'entendre ; c'est un acheminement vers la source et vers l'éternité ». (E. Bartet).

Henri CHERAMY

Rome, le 10 Février 1932.



Basilique païenne de la Porte-Majeure, Rome.



Sainte-Sabine, Rome.